

marc 2 ans - 14 Fev. 74

Hrair, dix ans après



1964. Hrair commence à avoir des clients de marque. C'est aussi l'époque des danses endiablées.



1974. «Je crois que je suis une vedette... Moi, je n'ai pas changé, mais les choses ont changé.»

"ON ME RECONNAIT DANS LA RUE, C'EST AGREABLE"

Par DENISE AMMOUN



1000 toiles, 23 expositions individuelles... «Ce qui compte, à 50%, c'est la création.»

UNE réussite spectaculaire. Un talent reconnu. Un compte en banque. Un appartement à Beyrouth, un autre à Paris dans le Parc Monceau, et bientôt une maison à la campagne, du côté de Ajaltoun. Et voilà Hrair, dix ans après.

Il faut le reconnaître, tout cela ne l'a pas changé. Il conserve la même simplicité, le même goût pour la fantaisie, et retrouve ses amis, les vrais, avec le même plaisir.

Mais dix ans après, c'est une étape. Et Hrair le sait bien. A son âge, on ne regarde pas encore le passé avec les yeux du souvenir, mais rien n'empêche de faire une courte halte devant la vie.

Alors les questions fusent, et les réponses sont franches, amusantes, décontractées, à l'exemple du peintre lui-même.

— Hrair, la célébrité, comment la définissez-vous ?

— C'est le fait d'être reconnu dans la rue, dans un magasin, ça m'arrive. Il y a des avantages, les vendeuses sourient, me font passer en priorité; il y a aussi des inconvénients: je suis toujours obli-

gé d'acheter.

— Mais cela vous fait plaisir, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Je crois que je suis une vedette déjà. Je suis célèbre.

— Et les finances ?

Il sourit.

— Je me porte bien.

De fait, on peut porter à son actif la création d'un millier de toiles, 23 expositions individuelles, d'innombrables expositions collectives, notamment aux Biennales de Paris, Venise, Sao Paulo ... tandis que près de 300 articles lui ont été consacrés par la presse locale et étrangère.

— Qu'est-ce qui compte le plus pour vous: les toiles, soit la création; les expositions, ce contact avec le public; les articles de journaux, ce qu'on pense de vous; ou bien les finances, soit le résultat pratique ?

Il hésite, inscrit la question sur un papier, réfléchit, puis annonce:



L'imagerie du ciel dans des couleurs de contes de fées. Ce sont les sortilèges de Hrair.

— Voilà. Priorité à la création, 50%; 20% aux expositions, 20% aux finances et 10% aux reportages et critiques. On ne peut pas nier l'importance de l'argent, ce serait hypocrite ! L'argent me met à l'abri du besoin, me permet de créer paisiblement, de voyager, d'acheter de belles choses.

L'interview se déroule dans son atelier où, à l'exception d'une pièce réservée à la peinture et livrée au désordre traditionnel, le mobilier a été renouvelé au cours des dernières années, enrichi de plusieurs pièces d'argenterie choisies avec soin. Quant à l'appartement, rue Ramlet el-Beida, il est somptueusement meublé. Voilà un décor qui n'existait pas depuis dix ans. Voilà un premier changement, quels sont les autres ?



— Moi, je n'ai pas changé. Mais les choses ont changé, les gens aussi.

Cela demande de plus amples explications. Hrair ne s'y dérobe pas.

— J'ai réussi, je suis plus sûr de moi, je vois les choses avec une dimension plus grande. Les gens me déçoivent parfois. Certains êtres, que je prenais pour des amis, ont changé. On dit que je suis orgueilleux, suffisant, et ce n'est pas vrai. Il suffit qu'on prononce mon nom au cours d'une soirée pour que certaines gens attaquent ma peinture, ma personne... et les «bonnes langues» me rapportent fidèlement les conversations.

— Et cela vous affecte ?

— Cela me fait de la peine. Je sais que c'est l'envers de la médaille, il y a une large part de jalousie dans tout cela. Mais voilà pourquoi je sors très peu. Je

passe des soirées très agréables à la maison avec des copains, des livres, de la musique.

— C'est presque le chemin de la sagesse. Où est donc le Hrair des soirées mondaines et des danses endiablées ?

— Pour l'instant, je me sens très bien comme cela. C'est une période. Dans la journée, je peins. Ensuite, je flâne, je m'achète des meubles anciens, des pièces d'argenterie... Je fais la joie des antiquaires !

Il rit. Les confidences vont-elles s'arrêter là. Ne pourrions-nous soulever un pan de vie privée ? Réponse catégorique :

— Non, ça n'appartient pas au public. Les gens essaient de s'en mêler, mais sans grand résultat.

— Et le mariage ?

— Je n'y pense pas du tout. Je ne me sens pas encore prêt à affronter la vie à deux.

— Et l'avenir ? L'ambition de devenir le plus grand peintre du monde ?

A nouveau, il hésite, puis finit par dire :

— Ce serait formidable d'y arriver ! Je suis déjà un bon peintre, j'ai une cote internationale. J'espère devenir un très bon peintre, et pouvoir davantage introduire le public dans mon monde intérieur, lui faire partager mes visions.

L'ambition est légitime. Elle incite à faire le point en ce qui concerne le passé.

— Vos rêves d'il y a dix ans sont-ils concrétisés ?

— Oui, dans une large part c'est ma vie actuelle et les résultats obtenus. Pour 1974, je formule des souhaits très simples : avoir une bonne exposition à Paris, j'aurai bientôt une trentaine de toiles à la galerie Roland Gérard, et j'envisage de faire un vernissage en Belgique, un second en Allemagne... reprendre en main l'Europe.

Tout porte à croire que l'Occident réservera un excellent accueil, comme il l'a déjà fait, aux créations mystiques de Hrair, ce «désiste» dont les œuvres ont parfois une «*touche rabelaisienne*» (dit-il), mais qui, au fond, raconte l'imagerie pieuse dans des visions de contes de fées. A la galerie «*L'Amateur*», où il expose à partir du 18 février, Hrair va entraîner son public dans son univers oublié, ranimé et très séduisant.

D. A.